
Les Cemal et les Enver

Infidélité généalogique, glorification nationale et mémoire du génocide arménien (Turquie, 1915-2015)

Olivier Bouquet

*« L'infidélité ! L'infidélité ! Traître à sa généalogie pour être moderne. Répondez à cela !
La douleur de la scission ! Coupez le cordon ombilical, cher monsieur. »
Abdelwahab Meddeb s'adressant à Tarik Ramadan, au sujet du grand-père de ce dernier, Hassan al-Banna¹.*

Le parcours de trois familles de descendants de grandes figures du Comité Union et Progrès dans la Turquie républicaine, de sa fondation par Mustafa Kemal en 1923 à l'avènement du Parti de la justice et du développement actuellement au pouvoir, interroge les mobilisations du capital généalogique dans un contexte de réévaluation idéologique de l'héritage impérial ottoman. Longtemps associés dans les mémoires et l'historiographie, les trois pachas Enver, Talat et Cemal ont d'abord été bannis du grand récit national kémaliste avant de faire l'objet d'une réhabilitation ambiguë. Celle-ci semble contre-balancer la lumière faite, en Turquie et ailleurs, sur le génocide des Arméniens.

« Mon grand-père pacha² »

Le journaliste et écrivain turc Hasan Cemal n'a pas choisi sa famille ; il n'a pas choisi le nom

qu'il porte. En 1934, lorsque la loi républicaine turque imposa à tous les citoyens sans exception l'usage d'un nom officiel, la grand-mère paternelle de Hasan Cemal décida d'attribuer à ses enfants le nom de son mari décédé, Ahmet Cemal Pacha (1872-1922), nom qu'elle portait elle-même et sous lequel elle signait³. En Turquie, ce nom est célèbre : il désigne l'un des principaux ministres unionistes impliqués dans la mise en œuvre du génocide arménien de 1915-1916. Ce nom, « la lignée des Cemal » (*Cemal sülalesi*) l'a toujours porté avec honneur, note Hasan Cemal dans l'un de ses livres : « En dépit d'une certaine retenue, on n'est pas sans ressentir quelque fierté à l'évocation de notre illustre aïeul de pacha [...]. On disait de lui qu'il avait été un très bon soldat⁴. » On vénérât le souvenir d'un grand-père assassiné à Tbilissi en juillet 1922 sous les balles d'activistes arméniens. Dans ses mémoires publiés la même année, Cemal Pacha niait avoir participé à la décision de déportation des Arméniens et affirmait au contraire être venu en aide aux déportés⁵. Cette version des faits s'imposa chez les

(1) *Ce soir ou jamais*, animé par Frédéric Taddei, France 3, 18 novembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=1LaaiCgUIGE> (22 mai 2015).

(2) Hasan Cemal, *1915, Ermeni Soykırımı*, Istanbul, Everest, 2012, p. 13 ; trad. fr., *id.*, *1915 : le génocide arménien*, trad. du turc par Pierre Pandelé, Paris, Les Prairies ordinaires, 2015.

(3) *Ibid.*, p. 18.

(4) *Ibid.*, p. 13-14.

(5) Djemal [Cemal] Pasha, *Memories of a Turkish Statesman, 1913-1919*, Londres, Hutchinson, 1922, p. 277-279.

Cemal autant que dans l'idéologie officielle de la République turque. Au début du 21^e siècle cependant, la recherche historique permit d'évaluer avec plus de précision le degré d'implication de Cemal Pacha dans le déroulement des massacres¹. Au fil des ans, Hasan Cemal se découvrit un grand-père génocidaire, jusqu'au jour où il décida de « couper le cordon² ».

Le 31 mars 2011, Hasan Cemal fut invité à donner une conférence à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA). Il déclara « partager [le] chagrin » des nombreux descendants de victimes arméniennes présents dans la salle. Puis, à quatre reprises, il prononça un mot qu'il s'était toujours refusé à employer : génocide. En 2012, il officialisa sa position par la publication d'un livre paru en turc et intitulé *1915 : le génocide arménien*³. L'ouvrage connut un succès retentissant. L'écrivain y raconte son parcours vers la reconnaissance. Il explique pourquoi il fut profondément marqué en 2007 par l'assassinat de son ami Hrant Dink, rédacteur en chef du journal bilingue turc/arménien *Agos*, à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié. Il y décrit également son séjour à Erevan en 2008, son recueillement au mémorial du génocide arménien et sa rencontre avec le petit-fils d'un des organisateurs de l'assassinat de Cemal Pacha.

À ce jour, aucun des descendants des pachas les plus impliqués dans le processus génocidaire

n'a suivi l'exemple de Hasan Cemal. Si les deux petits-enfants d'Enver Pacha se sont exprimés dans les médias, ils ont pleinement endossé la position officielle d'Ankara sur la « question arménienne ». Leurs démarches éclairent le regard nouveau que portent les élites turques des débuts du 21^e siècle sur leurs ancêtres impériaux, alors même que, sous l'effet conjugué des progrès de l'historiographie et des célébrations de la mémoire, la gloire des héros de la République n'est plus complètement dissociable de l'indignité des derniers Ottomans. Les commémorations successives de 1915 ont en effet rapproché front de l'Ouest et front de l'Est au-delà de deux visions officielles turques (à Gallipoli, la geste kémaliste identifiée autour d'un héros principal ; dans les provinces anatoliennes, des opérations de groupuscules indistincts). Inscrites dans le cycle commémoratif de la Grande Guerre, elles ont contribué à l'appréhension historique du génocide arménien dans un temps plus long, hors du seul choc des *shattering empires*⁴, au fil d'une chronologie finement reconstituée entre la guerre des Balkans de 1912 et la guerre d'Indépendance nationale de 1919-1922⁵. En outre, la césure kémaliste opérée par l'historiographie entre les héros de la libération nationale et les responsables

(4) Michael Reynolds, *Shattering Empires: The Clash and Collapse of the Ottoman and Russian Empires, 1908-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

(5) Jay Winter, « Under Cover of War: The Armenian Genocide in the Context of Total War », in Jay Winter (dir.), *America and the Armenian Genocide of 1915*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 37-51. Comme exemples de colloques internationaux en Turquie consacrés à la Grande Guerre, voir « Not All Quiet on the Ottoman Fronts: Neglected Perspectives on a Global War (1914-18) », 8-12 avril 2014, Bilgi University (Istanbul) ; « The First World War in Eurasia: Historiography and Public Image », 31 octobre-1^{er} novembre 2014, METU Cultural and Convention Center (Ankara) ; « 100 Yılında I. Dünya Savaşı Belgeleri » (Documents sur le centenaire de la Première Guerre mondiale), 19-21 mars 2015, Direction générale des archives ottomanes (Istanbul) ; « World War One and the End of the Ottoman Formation », 16-17 mai 2015, Şehir University (Istanbul).

(1) Raymond Kévorkian, « Un bref tour d'horizon des recherches historiques sur le génocide des Arméniens : sources, méthodes, acquis et perspectives », *Études arméniennes contemporaines*, 1, septembre 2013, p. 61-74 ; *id.*, *Le Génocide des Arméniens*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 840-845 ; Claire Mouradian, « Bibliographie récente sur le génocide des Arméniens », *Revue d'histoire de la Shoah*, « Se souvenir des Arméniens, 1915-2015 : centenaire d'un génocide », 202, mars 2015, p. 582-601 ; Talha Çiçek, *War and State Formation in Syria: Cemal Pasha's Governorate During World War I, 1914-1917*, New York, Routledge, 2014, p. 106-140.

(2) *Ce soir ou jamais*, animé par Frédéric Taddeï, France 3, 18 novembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=1LlaiCgUIGE> (22 mai 2015).

(3) H. Cemal, *1915...*, *op. cit.*

de l'échec impérial dans la guerre (condamnation des déportations par Mustafa Kemal, procès tenus à Istanbul en 1919-1922 contre les principaux hommes du régime de 1913-1918, fermeture des cadres de l'État aux dirigeants et intellectuels du Comité Union et Progrès, İttihad ve Terraki) a été largement contredite, notamment par les travaux du sociologue et historien Taner Akçam¹ : il apparaît que le régime républicain a réduit les peines des condamnés, recruté de nombreux anciens unionistes et facilité l'obtention de terrains notamment arméniens au profit de leurs familles. Autant d'hypothèses qui devront être étayées par de plus amples recherches, avec l'avantage d'éclairer dans le temps long, à la fois en amont et en aval de l'époque kémaliste, la période de transition de l'Empire à la République. Pour notre part, nous voudrions aborder ici les enjeux mémoriels autour du génocide arménien sous l'angle de l'articulation entre patrimonialisation familiale et histoire officielle. À travers le cas des descendants des trois pachas unionistes, Enver, Talat et Cemal, nous souhaiterions analyser les liens entre usages de la culture généalogique au sein des grandes familles et rattachement du régime républicain à l'histoire impériale des derniers Ottomans².

Les trois pachas

On les appelle les trois pachas³. Ils sont souvent réunis sur des couvertures de magazines et sur les pages de sites Internet nationalistes turcs. Ce type de montage est conforme aux configurations synarchiques développées par

l'historiographie ottomaniste⁴ : de même que trois pachas, Réchid, Ali et Fuad, inspirent la réforme des Tanzimat (1839-1878), de même Talat, Enver et Cemal forment une triarchie puissante (Üç Paşalar İktidarı), un « triumvirat » dont la réalité, pourtant contestable, est admise par la plupart des études⁵. Il faut reconnaître que les éléments de comparaison ne manquent pas. Ces hommes d'âges proches (nés respectivement en 1872, 1874 et 1881), deux militaires, un civil, issus de la petite ou moyenne bourgeoisie et non fils de pachas, ont été formés à la lecture des mêmes livres parus dans les années 1890, nourris de *Vulgärmaterialismus*, de darwinisme social et d'anthropologie raciale⁶. Ambitieux et déterminés, ils franchissent les échelons de la carrière aux mêmes âges et s'engagent ensemble dans le mouvement Jeune Turc : à l'automne 1906, Enver et Cemal rejoignent l'Organisation ottomane de la liberté (Osmanlı Hürriyet Perverân Cemiyeti) dont Talat est membre fondateur et qui résulte de la fusion entre les « anciens » du Comité Union et Progrès et de jeunes officiers en poste dans les Balkans. En 1909, ils contribuent à la déposition du sultan

(4) Olivier Bouquet, *Les Pachas du sultan : essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909)*, Louvain, Peeters, 2007, p. 21-27.

(5) Voir <http://www.canakkale.gen.tr/kisiler/k3.html> (12 mai 2015) ; Alexander L. Macfie, *The End of the Ottoman Empire, 1908-1923*, Londres, Longman, 1998, p. 83 ; Alan Palmer, *The Decline and Fall of the Ottoman Empire*, Londres, John Murray, 1992, p. 204. En fait, des rivalités et des divergences existaient entre les trois hommes (notamment entre Cemal et Enver en matière d'orientations militaires et entre Cemal et Talat au sujet de la question arménienne) ; ils agissaient à des niveaux différents du pouvoir (Talat était aussi député) ; l'influence de Cemal fut moindre après 1914 et celle de Talat grandissante ; le Comité Union et Progrès (CUP) était dirigé par un cercle étroit d'une cinquantaine de membres liés à plusieurs factions (Erik Zürcher, *Turkey*, Londres, Tauris, 1997, p. 115 ; Mehmed Şükrü Hanioglu, *The Late Ottoman Empire*, Princeton, Princeton University Press, 2008, p. 159). Pour un éclairage de cette différenciation à partir de l'exploitation de sources notamment arméniennes, voir R. Kévorkian, *Le Génocide...*, *op. cit.*

(6) Glen W. Swanson, « Enver Pasha : The Formative Years », *Middle Eastern Studies*, 16 (3), 1980, p. 193-199.

(1) Taner Akçam, *Spirit of the Laws : The Plunder of Wealth in the Armenian Genocide*, New York, Berghahn Books, 2015.

(2) Ces thèmes ont été explorés dans Olivier Bouquet, « Généalogies impériales en République : le cas de la Turquie », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 58 (2), 2011, p. 146-179.

(3) Cemal Kutay, *Üç Paşalar Kavgası (Le conflit des trois pachas)*, Istanbul, Posta Kutusu Yayınları, 1978, <http://www.sabah.com.tr/pazar/2012/11/11/504-sayfaya-40-yilini-verdi-744376251391> (21 mai 2015).

Abdülhamid II et prennent avec quelques autres le contrôle du Parti. Tous trois promus au rang de pacha (Cemal et Enver en 1913, Talat en 1917), ils accèdent aux plus hauts postes ministériels la même année, en 1913 (Talat à l'Intérieur, Enver à la Guerre, Cemal à la Marine). Ils quittent le pays avec une poignée d'unionistes dans la nuit du 1^{er} novembre 1918, à bord d'un destroyer russe capturé par les Allemands et trouvent refuge à Berlin. Condamnés à mort *in absentia* en juillet 1919 lors des procès menés contre le régime jeune-turc déchu, ils publient lettres et mémoires pour justifier leurs actions¹. Ils disparaissent en 1921-1922, Talat et Cemal assassinés par des activistes arméniens, le premier à Berlin, le second à Tbilissi, Enver mort au combat dans les montagnes du Tadjikistan.

Comme dans tout triumvirat, les rôles sont répartis : Talat est l'homme d'État, aux commandes de l'administration centrale, politique avisé et déterminé, le plus exposé à l'identification génocidaire. Dans les termes officiels, à défaut d'être reconnu comme « l'architecte du génocide arménien² », il est l'instigateur de son acte inaugural, auteur du « décret de déportation » (*tebcir kanunu*) du 27 mai 1915. Enver est une personnalité plus complexe, plus charismatique : qualifié de « héros de la liberté » lors de la révolution jeune-turque de 1908, il est associé à l'ancien régime en sa qualité de gendre impérial (*damad*). Il est le « dernier combattant », engagé dans une lutte sans espoir, loin de chez lui, perdu dans des rêves pantouraniens, revenu aux origines du monde turc³. Dans la mémoire nationale, c'est

l'homme de l'alliance avec l'Allemagne et le concurrent principal de Mustafa Kemal⁴. Aux côtés d'autres chefs unionistes, notamment Bahaeddin Chakir et Nazım, il a la haute main sur les *teşkilat-ı mabsusa*, organisation paramilitaire secrète chargée de la liquidation physique des déportés, au printemps et à l'été 1915 et de nouveau de février à décembre 1916. Cemal est un militaire avant tout, souvent opposé à l'administration civile et en désaccord à plusieurs reprises avec les instructions du ministre de l'Intérieur Talat Pacha. Commandant de la quatrième armée de Syrie, il exerce une autorité incontestée sur une partie des zones de déportation. Il est le bras armé du pouvoir, le rempart face aux puissances de l'Entente et aux progrès de l'arabisme, le dernier pacha d'une réforme impossible des provinces arabes.

Les descendants

Dès son accession au pouvoir, Mustafa Kemal plaça les trois pachas au ban de la mémoire républicaine. S'il ne cachait pas son inimitié personnelle pour Enver et ne ménageait guère la mémoire de Talat, il semblait tenir Cemal en plus haute considération. Une tradition ottomane existait qui avait été prolongée sous la République : la prise en charge de la veuve et des orphelins pour services rendus à l'administration. En vertu d'un décret daté du 30 août 1927, les loyers d'un terrain et de boutiques du quartier de Beyoğlu « abandonnés » par son propriétaire arménien Viçen Hokaçyan (autrement dit spoliés par l'État) furent conférés à la famille de Cemal Pacha⁵. La veuve de

(1) Hüseyin C. Yalçın (dir.), *Talat Paşa'nın Hatıraları* (Les souvenirs de Talat Pacha), Istanbul, Güven, 1946 ; Halil E. Cengiz (dir.), *Enver Paşa'nın Anıları (1881-1908)* (Les souvenirs d'Enver Pacha (1881-1908)), Istanbul, İletişim, 1991.

(2) Vahakn N. Dadrian et Taner Akçam, *Judgment at Istanbul : The Armenian Genocide Trials*, New York, Berghahn Books, 2011, p. 23.

(3) Charles D. Haley, *Son Savaşçı Enver Paşa* (Le dernier combattant Enver Pacha), Istanbul, Fener, 2000 ; Nevzat

Kösöğlü, *Şebit Enver Paşa*, Istanbul, Ötüken, 2008 ; *Şebit Enver Paşa Türkiistan'da* (Le martyr Enver Pacha au Turkestan), Istanbul, Barıman, s.d.

(4) Mustafa Çolak, *Enver Paşa : Osmanlı-Alman İttifakı*, Istanbul, Yeditepe, 2008 ; pour une mise au point, voir Charles D. Haley, « The Desperate Ottoman : Enver Paşa and the German Empire. II », *Middle Eastern Studies*, 30 (2), 1994, p. 224-251.

(5) Nevzat Artuç, *Cemal Paşa*, Ankara, TTK, 2008, p. 394.

ce dernier se savait dans les bonnes grâces de Mustafa Kemal : quand l'une de ses filles fut frappée par la tuberculose, elle demanda à le rencontrer afin que l'État prenne en charge un traitement médical à Davos¹.

Après la mort d'Atatürk en 1938, un obstacle fut levé du côté des descendants d'Enver, puisqu'ils furent autorisés à rentrer en Turquie dès l'année suivante². C'est d'autant plus remarquable que la famille impériale à laquelle ils étaient rattachés par leur mère fut interdite de séjour en Turquie jusqu'en 1952 pour les femmes et 1974 pour les hommes. Le régime avait certes offert carrières diplomatiques ou académiques à plusieurs descendants de grandes familles impériales³. Pour plusieurs d'entre elles, la reconversion au service du nouveau pouvoir fut des plus ardues : Zeki Kunalalp, fils d'Ali Kemal, l'une des bêtes noires du régime républicain, intellectuel partisan de l'occupation des puissances après 1918 et farouche antikémaliste, fut menacé du même sort dans sa carrière diplomatique. Il fallut l'intervention du président de la République en personne pour l'aider à franchir le plafond de verre. De même, le fils d'Enver Pacha, Ali Enver, avait choisi la carrière militaire. Il avait la réputation d'être un excellent pilote. Aux dires de ses petits-enfants, le souvenir laissé par son père l'empêcha de réussir l'examen d'officier⁴. Mais l'État n'avait pas de raison particulière de se priver des compétences de jeunes gens formés en exil aux langues européennes et aux nouvelles disciplines scientifiques et littéraires : un fils de Cemal Pacha, Ahmet Cemal,

devint agronome ; un autre, Behçet Cemal, fut écrivain et traducteur.

Si plusieurs individualités se distinguèrent, leurs familles se firent discrètes ; réunies à l'occasion, les descendants de Cemal, dans le pavillon de Kurtuluş attribué par les autorités publiques sur décision de Mustafa Kemal, ceux d'Enver, dans le magnifique hôtel particulier (*konak*) hérité de la famille impériale à Ortaköy⁵. Et pour cause : l'État continuait de verser une aide régulière à des orphelins arrivés pourtant à l'âge de la vieillesse : en vertu d'un décret paru le 5 janvier 1961, la fille de Cemal Pacha, Kamran Cemal, perçut une pension à vie de cinq cents livres turques⁶. Pareille discrétion prévalut jusqu'à la fin du 20^e siècle. Mais entre-temps, se produisit un triple changement en Turquie qui contribua à modifier le regard porté sur Enver, Cemal et Talat par leurs descendants respectifs : les trois pachas furent progressivement réhabilités par la République ; les grandes familles ottomanes firent leur retour ; la « question arménienne » devint un thème central de la vie politique en Turquie.

Le retour des martyrs

« Trois Grands Hommes de l'histoire contemporaine : Talat, Enver et Cemal pachas⁷ » : le titre d'un ouvrage de référence en dit long sur la postérité des trois pachas. D'un côté, ils comptent incontestablement « parmi les noms les plus controversés⁸ » (« *yakın tarihin en tartışmalı isimlerden...* ») de l'histoire

(1) H. Cemal, 1915..., *op. cit.*, p. 18.

(2) « 4255 sayılı kanun » (*Düstur*, 3 *tertip*, 20, 5 juillet 1939, p. 1549).

(3) Olivier Bouquet, « Maintien et reconversion des noblesses ottomanes aux débuts de la République turque », *Vingtième Siècle : revue d'histoire*, 99, 2008, p. 129-142.

(4) Osman Mayatepek et Fatih Bayhan, *Dedem Enver Paşa* (Mon grand-père Enver Pacha), Istanbul, Timaş, 2015, p. 83.

(5) H. Cemal, 1915..., *op. cit.*, p. 18 ; O. Mayatepek et F. Bayhan, *Dedem...*, *op. cit.*, p. 32-33.

(6) N. Artuç, *Cemal...*, *op. cit.*, p. 394 ; *Düstur* 4, *tertip*, 1, Ankara, 1961, p. 1152.

(7) Ziya Şakir (Soku), *Yakın Tarihin Üç Büyük Adamı : Talat, Enver, Cemal Paşalar* (Trois grands hommes de l'histoire contemporaine : Talat, Enver et Cemal Pachas), Istanbul, Akıl Fikir Yayınları, 1943, 2011.

(8) <http://haber.star.com.tr/pazar/dedem-enver-pasayikimse-anlamadi/haber-1000486> (26 mai 2015).

turque, sans pour autant susciter de nouvelles recherches ; le nombre de travaux universitaires qui leur sont consacrés reste modeste¹. De l'autre, ils dominent la scène médiatique. Leurs mémoires font régulièrement l'objet de rééditions. Plusieurs ouvrages grand public décrivent dans le détail les derniers jours et les circonstances de l'assassinat de ces « trois Ottomans [en route] vers la mort² ». Dans de multiples sites d'histoire populaire en ligne, les internautes sont invités à s'interroger sur la pertinence qu'il y aurait à les qualifier de « fuyards » ou de « traîtres ».

Le recul du kémalisme dans le pays, « l'avènement des martyrs³ » au Moyen-Orient et le développement de l'historiographie du génocide arménien ont conduit le pouvoir républicain à adopter des positions plus clémentes à leur égard. De cette réhabilitation progressive, témoigne le degré d'hommage croissant rendu à l'occasion du retour des dépouilles des trois pachas sur le sol national : en 1922, Ahmet Cemal reçoit les honneurs militaires en présence du gouverneur d'Erzurum, Kazım Karabekir, lui-même héros de la guerre d'Indé-

pendance. En 1943, la dépouille de Talat Pacha est transférée de Berlin à Istanbul ; des funérailles nationales sont organisées au mémorial de « la liberté éternelle » consacré aux martyrs (*şehit*) de la République. En 1996, c'est au tour d'Enver Pacha, salué en grande pompe par un discours du président de la République. Au musée militaire, la chemise ensanglantée portée par Talat Pacha (qui n'était pourtant pas militaire) lors de son assassinat est exposée au centre d'une salle intitulée « salle arménienne, documents à l'appui⁴ ».

Les noms des pachas sont rendus visibles partout. Des dizaines d'avenues et de rues mais aussi d'écoles et de lycées sont consacrées à leur souvenir⁵. L'artère principale d'Édirne, ville d'origine de Talat Pacha, porte son nom. À Bozkurt, ville de naissance d'Enver, le maire inaugure en juillet 2013 un parc au nom de celui qu'il qualifie publiquement du « plus courageux des soldats ». Pour donner de l'écho à l'événement, il invite son petit-fils à la cérémonie d'inauguration, lequel revient quelques mois plus tard lorsqu'un pavillon est nouvellement construit à la gloire du héros⁶. Dans les mausolées des trois pachas, lieux de mémoire régulièrement visités, des bénédictions propitiatoires (*fatıha*) sont désormais adressées.

(1) Le site officiel qui recense les travaux universitaires turcs mentionne six masters et thèses consacrés à Cemal Pacha, cinq à Enver Pacha et deux seulement à Talat Pacha (<http://www.tez.yok.gov.tr>, 14 mai 2005).

(2) Emir Ş. Arslan, *Ölüme Giden Yolda Üç Osmanlı : Enver, Talat ve Cemal Paşaların Son Yılları* (Trois Ottomans sur le chemin qui mène à la mort : les dernières années d'Enver, Talat et Cemal Pachas), Istanbul, Çatı, 1946, 2005 ; Hikmet Özdemir, *Üç Jöntürk'ün Ölümü : Talat, Cemal, Enver* (La mort de trois Jeunes Turcs : Talat, Cemal et Enver), Istanbul, Remzi, 2007 ; İlker Altuncu, « Türk Basınında Cemal Paşa Suikastı ve Yansımaları » (L'attentat de Cemal Pacha dans la presse turque et réflexions), master en histoire, Université d'Istanbul, 2010 ; Ahmet Aslan, « Türk Basınında Talat Paşa Suikastı ve Yansımaları » (L'attentat de Talat Pacha dans la presse turque et réflexions), master en histoire, Université d'Istanbul, 2010 ; Grigoriy S. Agabekov, *Enver Paşa Nasıl Öldürüldü ?* (Comment Enver Pacha fut-il tué ?), Hasan Babacan et Servet Avşar (éd.), İstanbul, Bengi, 2011.

(3) Catherine Mayeur-Jaouen, « Grands hommes, héros, saints et martyrs : figures du sacré et du politique dans le Moyen-Orient du 20^e siècle », in *id.* (dir.), *Saints et héros du Moyen-Orient contemporain*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, p. 5-34, p. 19.

(4) Loubna Lamrhari, « La fabrique d'un récit kémalisé dans les musées militaires en Turquie », in Julien Mary et Frédéric Rousseau (dir.), *Entre histoires et mémoires, la guerre au musée*, Paris, Michel Houdiard, 2013. Une bibliographie de Talat fut préfacée par le ministre de la Culture (Tevfik Çavdar, *Talat Paşa*, Ankara, Presses du ministère de la Culture, 1995).

(5) Une recherche effectuée sur le site cartographique turc <http://www.haritapam.com> (11 mai 2015) livre les résultats suivants : huit avenues, cinq rues (pour Enver) ; onze avenues, une mosquée, deux écoles primaires, un lycée (pour Talat) ; quatre avenues, deux rues (pour Cemal). Voir aussi <http://www.aga-online.org/worship/cemal-pasha.php?locale=tr> (13 mai 2005).

(6) Voir <http://www.milliyet.com.tr/enver-pasa-nin-torunu-ata-topraklarinda-kastamonu-yerelhaber-327548/> ; <https://www.youtube.com/watch?v=d1KXGYvtvg> et <http://www.sndha.com/haber/yerel-ve-bolge--haberleri/park-vekonaga-enver-pasanin-adi-verildi/96.html> (25 mai 2015).

Le retour des grandes familles

À la faveur du recul du kémalisme et de l'arrivée au pouvoir du Parti de la justice et du développement (Adalet ve Kalkınma Partisi, AKP) en 2002, l'intérêt pour les lignées impériales a fait l'objet d'une médiatisation accrue. Le régime a entrepris la rénovation de palais et de mosquées et encouragé les études qui rattachaient les temps de « la nouvelle Turquie » (*Yeni Türkiye*, label de l'action politique du pouvoir actuel) à la « civilisation ottomane », à ses fondations pieuses et à son expansion hors des limites impériales. Engagés dans la poursuite de programmes à peine cachés sur fond de théories du complot, quantité de journalistes se sont improvisés généalogistes, sautant d'arbre en arbre pour identifier autant de figures anciennement notables afin de les associer à d'autres nouvellement célèbres : dans un article en ligne consacré à une famille de grands notables kurdes du 19^e siècle dont il n'était pourtant pas issu, Enver Pacha est ni plus ni moins rattaché par son épouse à la franc-maçonnerie¹.

De ce grand débailage des origines reconstituées pour certaines et inventées pour d'autres, des dynasties républicaines de grands entrepreneurs associées au développement du pays ont été préservées. Parvenus à des niveaux de fortune considérables, des fondateurs de lignée ont publié leurs mémoires ; leurs descendants se revendiquent de leur esprit d'entreprise, tout en prodiguant force conseils aux nouvelles générations² ; des prix de recherche académique sont dédiés à leur postérité. Dans un pays dont l'identité anatolienne est ancrée autour de frontières déclarées intangibles, ces dynastes républicains contribuent

à la territorialisation de l'imaginaire national en se rattachant davantage à leurs lieux d'origine. Güler Sabancı, la très médiatique patronne du puissant holding éponyme, dans le même moment où elle a inauguré une imposante cimenterie dans la région de Kayseri, a fait restaurer non loin le pavillon de son grand-père, Hacı Ömer Sabancı, dans son village de naissance, Akçakaya³. Cette mise en valeur des réussites familiales n'a rien de contraire à l'idéologie méritocratique défendue par les pères de la République : l'objectif déclaré du régime kémaliste était d'éradiquer l'ancien régime, de recruter les cadres du nouvel appareil d'État dans l'ensemble du corps social et non d'interdire aux descendants de se maintenir à des niveaux sociologiques équivalents. À la différence du modèle français, autant l'esprit des institutions est méritocratique, autant la critique sociologique d'une reproduction des héritiers n'a pas de prise sur l'opinion publique. La culture du génie familial, observée pour les derniers Ottomans, est pleinement endossée par le pouvoir en place⁴.

Entre 2002 et aujourd'hui, commémoration des ancêtres, mise en forme de sagas familiales et croissance économique du pays (un pouvoir d'achat multiplié par trois et redistribué, inégalement certes, dans l'ensemble des catégories sociales) ont convergé vers un désir de développement à venir mais ancré plus profondément dans la redécouverte du passé ottoman. Pour l'histoire officielle, il n'est dès lors plus possible de maintenir l'impasse sur le temps des unionistes, ce d'autant que la lutte pour la reconnaissance du génocide arménien a connu un tournant en Turquie : issus de familles différentes mais confrontés à une transformation « de la mémoire outragée à la mémoire

(1) Voir <http://odativ.com/n.php?n=babanzadeler-1104101200> (10 mai 2015).

(2) Sakip Sabancı, *İşte Hayatım*, Istanbul, Aksoy, 1985 ; « Rahmi Koç'tan Gençlere 15 Tavsiye », *Haber Türk*, 17 mai 2015, p. 7.

(3) Voir <http://arsiv.sabah.com.tr/2004/10/11/eko110.html> (20 mai 2015).

(4) O. Bouquet, *Les Pachas...*, op. cit., p. 205-208.

partagée » (Michel Marian)¹, des petits-enfants ont fait entendre leurs voix et, à travers elles, celles de leurs grands-parents.

Discordance des voix

24 avril 2015 : jour de commémoration du centenaire du génocide arménien. À Istanbul, non loin de la place Taksim, aux côtés de descendants d'Arméniens venus de Turquie et d'ailleurs viennent se recueillir des milliers de citoyens turcs. Les mois précédents, nombreux parmi ces descendants se rendent dans les villages de leurs grands-parents ou dans les villes de regroupement des déportés. Ils viennent rendre hommage à leurs ancêtres massacrés, dans l'espoir de « tourner la page² ». Depuis une dizaine d'années, la parole s'est libérée, produisant des bouleversements identitaires inattendus. Des rescapés ont levé le sceau du secret : ils révèlent à leurs proches qu'ils furent convertis en 1915. De même que des catholiques polonais apprirent qu'ils étaient descendants de déportés juifs, des Turcs musulmans se sont découvert des grands-parents arméniens. Un livre raconte le choc de cette révélation tardive sur vingt-quatre d'entre eux³. L'histoire ottomane s'est récemment emparée de la question des conversions, forcées ou volontaires, dont elle a souligné l'importance⁴. Rien que pour l'année 1915, l'historien turc Selim Deringil évalue le nombre d'« Arméniens cachés » entre cinquante mille et deux cent mille⁵. Dans le corps national turc

travaillé depuis un siècle par une politique d'homogénéisation tous azimuts, voici qu'émerge une nouvelle « minorité ». L'impact sur l'imaginaire national est d'autant plus considérable que l'historiographie ne s'est jamais attachée à reconstituer la part des alliances interconfessionnelles et, moins encore, celle des conversions, un fait encore largement condamné par l'autorité publique et réprouvé par la société. C'est un passé qui passe mal.

L'approche officielle de la « question arménienne » vise à enrichir chaque jour davantage une masse d'archives consacrées aux « agissements » (*faaliyet*) arméniens, pour souligner *a contrario* l'absence de documents qui établiraient une fois pour toutes l'existence d'une décision génocidaire aux sommets de l'État⁶. Cette politique archivistique est poussée d'autant plus loin que l'historiographie du génocide de 1915 a connu des avancées décisives, notamment pour ce qui concerne la reconstitution des motivations idéologiques et de la cartographie des massacres⁷. Il n'empêche : aux archives du Premier ministre d'Istanbul, au cours de l'hiver 2015, à l'approche des commémorations, de très nombreuses publications officielles sur les Arméniens furent distribuées, gratuitement, aux chercheurs à l'entrée des salles de lecture. Il est vrai que ces publications sont consultées par des cercles restreints d'ottomanistes. Mais de leur côté, les médias sollicitent quotidiennement les spécialistes et lorgnent vers les descendants des unionistes dans l'espoir d'accéder

(1) Michel Marian, *Le Génocide arménien : de la mémoire outragée à la mémoire partagée*, Paris, Albin Michel, 2015.

(2) Voir <http://www.lepetitjournal.com/istanbul/societe/rencontres/215322-sur-les-traces-des-ancetres-armeniens-ce-voyage-je-le-fois-a-ma-grand-mere> (13 mai 2015).

(3) Fetiye Çetin et Ayşe Nur Altınay, *Torunlar*, Istanbul, Metis, 2009.

(4) *Conference on Islamized Armenians*, 2-4 novembre 2013, Boğaziçi University (Istanbul).

(5) Laure Marchand et Guillaume Perrier, *La Turquie et le fantôme arménien*, Arles, Actes Sud, 2013, p. 54.

(6) Fatma M. Göçek, *Denial of Violence : Ottoman Past, Turkish Present and Collective Violence against the Armenians, 1789-2009*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

(7) Yves Ternon, *L'État criminel : les génocides au XX^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1995 ; Jacques Sémelin, *Purifier et détruire : usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Éd. du Seuil, 2005 ; Donald Bloxham, *The Great Game of Genocide : Imperialism, Nationalism, and the Destruction of the Ottoman Armenians*, Oxford, Oxford University Press ; Ronald G. Suny, Fatma M. Göçek et Norman M. Naimark (dir.), *A Question of Genocide : Armenians and Turks at the End of the Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

à leurs archives. Des journalistes bien informés sont parvenus à dénicher des collatéraux de Talat Pacha, dont les témoignages sont d'autant plus sensationnels que ce dernier n'eut pas de descendants directs. Personne n'en avait jamais entendu parler, et pour cause : il s'agit de modestes cultivateurs (sur la photographie où ils posent, on distingue à l'arrière-plan un tracteur et des meules de foin), installés depuis des décennies dans un petit village très éloigné de l'agitation médiatique stambouliote¹. Ils n'ont conservé de leur ancêtre qu'une ou deux photographies et une montre à gousset.

De modestes cultivateurs qui, adoptant une posture de défense habituelle chez les descendants des derniers pachas, tiennent à rappeler que si leurs ancêtres ont quitté le pays par la force des circonstances, ils n'ont pas emporté les caisses de l'État dans leurs bagages (aux dires d'Hasan Cemal, la veuve de Cemal Pacha ne put nourrir sa famille en Allemagne que grâce à la vente de ses diamants) ; sans le sou au bout de deux ans, elle fut contrainte de demander son retour en Turquie². De modestes cultivateurs qui, en dépit de l'intitulé sensationnel de l'article qui leur est consacré, n'avaient pas grand-chose à cacher. En 1983 en effet, la veuve de Talat Pacha, Hayriye Bafralı, confia à un éditorialiste en vue, Murat Bardakçı, d'importants documents autographes de son mari. En 2005, ce fut au tour de la petite-fille de Hayriye, Ayşegül Bafralı³. En 2008, M. Bardakçı publia une partie de ces documents dans un livre consacré aux carnets noirs de Talat Pacha⁴. En 2014, il ouvrit la « malle des unionistes », pour reprendre le titre d'un

ouvrage dans lequel il établit de singulières continuités entre le régime ottoman finissant et le nouveau pouvoir kémaliste⁵. Stimulé par les résultats des ventes, il vient de publier un livre sur Enver Pacha dans lequel sont reproduits une partie des documents confiés par des descendants invités à participer à son émission « L'arrière-chambre de l'histoire » (*Taribin arka odası*), la plus regardée de Turquie⁶. Il a l'avantage de lire parfaitement l'ottoman, ce qui est loin d'être le cas des descendants qui lui confient leurs archives. Il a réalisé l'exploit de convaincre l'héritier du trône de revenir à Istanbul en 1992, lui qui logeait dans un modeste appartement à Nice, après avoir bourlingué de pays en pays des années durant et exercé mille métiers, chauffeur à Beyrouth et garde du corps du roi d'Albanie. Depuis, M. Bardakçı figure comme l'historien attitré de plusieurs grandes familles. Pour un certain nombre d'entre elles, le moment est venu de récupérer les dividendes de la mémoire préservée par la très discrète seconde génération. Pour les autorités, c'est le meilleur moyen de faire entendre d'autres voix que celles des petits-enfants arméniens et d'en tirer un bénéfice immédiat : après tout, si tel descendant, arrivé à l'âge de la vieillesse, se réclame de la mémoire de tel pacha avec, à l'appui, des documents privés qu'il accepte pourtant de rendre publics, est-il encore possible de penser que ce pacha fut un bourreau ?

Redorer le blason familial

Depuis qu'Enver a été intégré au panthéon de la mémoire nationale, ses descendants se rappellent au bon souvenir de leurs concitoyens. Sur une photographie publiée dans un ouvrage

(1) *Milliyet*, 3 janvier 2015, p. 17.

(2) H. Cemal, 1915..., *op. cit.*, p. 18.

(3) Voir <http://www.milliyet.com.tr/ilk-kampanya-----da/guncel/haberdetay/12.01.2009/1045847/default.htm> ; <http://hurarsiv.hurriyet.com.tr/goster/printnews.aspx?DocID=314167;ethttp://www.youtube.com/watch?v=IDZINnyOt4E> (13 mai 2015).

(4) Murat Bardakçı, *Talat Paşa'nın Evrak-ı Metrükesi* (Les papiers du défunt Talat Pacha), Istanbul, Everest, 2008.

(5) Murat Bardakçı, *İttihatçı'nın Sandığı* (La malle des unionistes), Istanbul, İş Bankası Kültür Yayınları, 2014.

(6) Murat Bardakçı, *Enver*, Istanbul, İş Bankası Kültür Yayınları, 2015.

qu'il lui a récemment consacré, son petit-fils, Osman Mayatepek, pose devant le mausolée du glorieux martyr¹. Lors d'une récente vente aux enchères, il a profité de l'excellente cote de popularité de son grand-père pour céder à prix fort une partie des armes et objets précieux qu'il tenait de lui². Retiré des affaires, il se pose en historien de la famille, publiant un ouvrage d'entretiens dans lequel il entend rouvrir le dossier à charge contre Enver et s'employer à « briser les idées reçues » qui entourent, à l'en croire, une personnalité plus complexe qu'il n'y paraît³. Ainsi reconnaît-il toute la responsabilité du grand homme dans l'échec de l'offensive de Sarıkamış lancée en décembre 1914 (devenue lieu de mémoire de la déroute ottomane), mais conteste vigoureusement la réalité du chiffre de quatre-vingt-dix mille soldats turcs tombés au combat⁴. Il affirme que, loin d'avoir ralenti la carrière de Mustafa Kemal, Enver aurait au contraire favorisé son ascension⁵. Sans détours, il justifie son refus de caractériser le génocide arménien comme tel⁶. Pour donner du poids à ses arguments, il rappelle les positions de plusieurs historiens favorables aux thèses de l'État turc⁷. Il invalide le témoignage de l'ambassadeur Morgenthau au motif que ce dernier ne connaissait qu'Istanbul et était ni plus ni moins qu'un « ennemi des Turcs⁸ ». Il fait œuvre de pédagogie dans

les écoles, mais aussi sur les plateaux de télévision, notamment à l'émission du précité Murat Bardakçı, où est invitée quelques semaines plus tard une autre descendante d'Enver Pacha, Arzu Enver, qui vient livrer sa propre version de l'histoire⁹.

Arzu et Osman thésaurisent tous deux leur patrimoine symbolique sur la scène médiatique. Ils s'entendent pour écarter de leur généalogie les intrusifs qui voudraient s'y rattacher, mais se disputent le magistère familial. Précisons qu'en Turquie le terme de grand-père existe au sens strict (*büyükbaba*), en sus de celui de *dede* (ascendant direct), symétrique de *torun* (descendant à partir de la troisième génération). C'est le terme *dede* qu'emploie précisément Osman dans le livre qu'il consacre à son grand-père Enver. La figure du *dede* compte dans l'imaginaire turc, associée à l'ancestralité (terme *ata*, employé par Arzu¹⁰) et à la respectabilité (les *dede* sont aussi des maîtres derviches). Dans ce système de parenté (comme dans de nombreux autres), un descendant de troisième génération (3. *torun*, autrement dit petit-fils) occupe une position supérieure à un descendant de quatrième génération. Arzu et Osman (tous deux 3. *torun*) sont à cet égard dans une position de stricte égalité. Mais ils présentent une double différence dont se nourrit leur rivalité. À l'avantage d'Osman, Arzu est une femme. Dans le droit de la famille, l'égalité prévaut, mais il en est autrement dans plusieurs modes de transmission des biens : des chartes de fondation pieuse disposent par exemple qu'un descendant du fondateur par voie matrilineaire peut être bénéficiaire des revenus tirés de la fondation mais ne peut

(1) O. Mayatepek et F. Bayhan, *Dedem...*, *op. cit.*

(2) Voir <http://www.milliyet.com.tr/enver-pasa-nin-tufegisatista-cikti-gundem-2037094> (28 mai 2015).

(3) Voir http://www.aksiyon.com.tr/kultur-sanat/enver-pasanin-torunu-ezber-bozuyor_550722 et http://mebk12.meb.gov.tr/meb_iys_dosyalar/06/25/972471/icerikler/enver-pasanin-torunu-okulumuzda_1646984_gorme_engelli.html (13 mai 2015).

(4) Voir http://www.aksiyon.com.tr/kultur-sanat/enver-pasanin-torunu-ezber-bozuyor_550722 (13 mai 2015). Voir Edward J. Erickson, *Ordered to Die : A History of the Ottoman Army in the First World War*, Westport, Greenwood, 2001, p. 59-60.

(5) O. Mayatepek et F. Bayhan, *Dedem...*, p. 148-149.

(6) *Ibid.*, p. 161.

(7) *Ibid.*, p. 171 et 174.

(8) *Ibid.*, p. 170.

(9) Voir <http://www.youtube.com/watch?v=GWzwKJ5THMg> (26 mai 2015).

(10) Voir <http://www.milliyet.com.tr/enver-pasa-nin-torunuta-topraklarinda-kastamonu-yerelhaber-327548/> (9 mai 2015).

en être administrateur¹. À l'avantage d'Arzu, Osman est précisément dans cette position : il est le petit-fils d'Enver par sa mère. Cette différence l'emporte sur la précédente, au point que la presse s'en fait l'écho : Arzu y est présentée comme le « seul petit-enfant à être rattaché à Enver Pacha par son père » (*Enver Paşa'nın erkek tarafından tek torunu*)². Osman a beau se signaler à son tour comme « unique petit-fils » (*tek erkek torunu*)³ du pacha (il sait que cela compte aux yeux d'un public qui accorde plus d'importance à la parole des hommes qu'à celle des femmes), il multipliera les interventions médiatiques, les expertises historiques et les arguments d'autorité, il ne peut rien changer à son infériorité de rang, ce d'autant que les usages du nom jouent en sa défaveur. Arzu porte en effet le nom du pacha, transmis par son père, Ali Enver. À la suite de son mariage, Arzu prit soin de conserver le patronyme Enver et de l'accoler au nom de son mari. Ce monopole est pour elle un avantage considérable. Son cousin Osman qui ne l'ignore pas investit dès lors d'autres ressources onomastiques.

Premièrement, il rappelle à loisir que son nom de famille, Mayatepek, est également prestigieux, avec en prime une belle histoire à la clé : il fut conféré à son grand-père paternel par Atatürk en personne qui avait confié à ce spécialiste du Mexique (Mayatepek signifie mont maya) le soin de mener des enquêtes destinées à étayer les théories de la langue soleil⁴. Deuxièmement, Osman valorise une partie de l'héritage impérial. Enver était en effet marié

à la petite-fille du sultan Murad V (1876). À l'instar de plusieurs descendants de la famille ottomane, Osman a donné à sa fille le nom Mihrimah, porté par l'une des sultanes les plus actives et renommées de la dynastie. Dans les cercles familiaux qu'il fréquente et les dîners en ville auxquels il est invité, il entend défendre la position des Enver. Précisons ici que le chef actuel de la dynastie, Harun Osmanoglu, est descendant d'Abdülhamid II, lequel fut déposé en 1909 par des unionistes dont Enver. À l'évidence, la rancœur n'est pas apaisée entre les deux branches de la famille. Ainsi, lors d'une cérémonie de mariage d'une descendante d'Abdülhamid II, Osman fit un esclandre au motif que le nom de son grand-père avait été insulté. Par voie de presse interposée, un invité proche de la famille de la mariée qui se piquait d'être historien s'invita au débat, rappelant qu'Enver et Talat Pacha avaient laissé « ce pays comme une boîte d'allumettes » (*bu ülkeyi kibrit kutusu gibi*)⁵. Mais Osman n'est pas disposé à rendre les armes, désireux de relever le gant et de valoriser l'usufruit d'un héritage thésaurisé devenu exploitable. Les descendants de Cemal Pacha font pour leur part un choix différent.

« Djemal Pacha doit se retourner dans sa tombe »

« “Djemal Pacha doit se retourner dans sa tombe...” : combien de fois n'ai-je pas entendu des propos similaires à chacune de mes prises de position sur la question arménienne⁶ ? », écrit Hasan Cemal. Chez les Cemal, la discrétion a toujours prévalu. Quand en 1959, le fils aîné de Cemal Pacha, Behçet, entreprit de publier une nouvelle édition des mémoires de son père, il s'était contenté d'apporter à l'édition de 1922

(1) Olivier Bouquet, « La fondation (pieuse) d'un patrimoine : une *vakfiyye* du grand vizir Halil Hamid Pacha (1784) », *Turcica*, 45, 2014, p. 209-268.

(2) Voir <http://webarsiv.hurriyet.com.tr/2004/07/11/488479.asp> (12 mai 2015).

(3) O. Mayatepek et F. Bayhan, *Dedem...*, op. cit., quatrième de couverture.

(4) *Ibid.*, p. 34-35. Formulée au milieu des années 1930, la *Güneş dil teorisi* fait du soleil le premier mot articulé duquel dériverait l'ensemble des systèmes linguistiques forgés par les peuples prototurcs d'Asie centrale.

(5) Voir <http://www.fikirhaber.com/2012/09/osman-mayatepeke-cevap-geldi> (12 mai 2015).

(6) H. Cemal, 1915..., op. cit., p. 141.

quelques éléments inédits dans une modeste introduction intitulée « feu mon père » (*rabmetli babam*). Tout au plus s'était-il appliqué, en quelques lignes, à revenir sur la principale critique, officielle, dont le pacha faisait encore l'objet (l'absence de soutien apporté au mouvement de libération nationale) et à laquelle il avait opposé la thèse d'une « confiance illimitée » de Cemal Pacha à Mustafa Kemal, devenu sans coup férir « son camarade révolutionnaire » (*inkilap arkadaşı*)¹. Quatre pages, rien de plus, qui furent du reste retirées de la réédition (décision de la maison d'édition ou de l'éditeur ?) entreprise par Behçet à la veille de sa mort².

Jusqu'au début des années 1970, il n'était pas question de réfléchir plus avant sur l'implication de Cemal Pacha dans les événements de la Première Guerre mondiale. On ne parlait pas du génocide de 1915. Hasan Cemal précise :

« La manière dont ma famille percevait les événements de 1915 était en définitive parfaitement conforme au credo républicain en vigueur. L'école nous enseignait alors que la déportation des Arméniens était liée à la guerre et consécutive de la collaboration dont ces derniers s'étaient rendus coupables, point final [...]. Les Arméniens étaient presque totalement absents de nos manuels d'histoire³. »

La troisième génération, pleinement intégrée au temps de la nation une fois les diplômes en poche, qui de la faculté de droit, qui de la prestigieuse École des sciences politiques, articulait la vie des idées à celles des lettres : un fils de Behçet, Ahmet Cemal, formé dans un

lycée autrichien, multipliait les traductions de Bertolt Brecht et de Walter Benjamin ; Hasan Cemal validait l'inclination républicaine manifestée par son oncle Behçet en rejoignant en 1973 le très kémaliste quotidien *Cumhuriyet*. Lorsque la question arménienne devint un sujet central dans l'opinion, les Cemal ne se départirent pas de leur discrétion : en 1979, avant de partir en voyage aux États-Unis, le père de Hasan Cemal recommanda à son fils d'éviter d'évoquer la figure du pacha⁴.

Quelques décennies plus tard, pareille discrétion n'était plus possible ; nous avons expliqué plus haut en quoi l'intérêt pour l'histoire impériale avait nourri l'intérêt pour la généalogie. Hasan Cemal était devenu un éditorialiste en vue ; son cousin Ahmet Cemal était reconnu comme l'un des meilleurs traducteurs de l'allemand au turc ; tous deux étaient impliqués sur la scène intellectuelle et éditoriale. Ils furent bien obligés de répondre aux questions des médias sur leurs liens de parenté avec leur grand-père revenu au goût du jour. Mais ils le firent avec modération, évoquant par touches les registres de l'intimité familiale et de la sensibilité personnelle. Interrogé sur le nom qu'il portait, Ahmet Cemal, exact homonyme de son grand-père, souligna l'importance de cette référence dans la propre perception de son identité. Au moins, l'absence d'aristocratie en Turquie l'affranchissait-elle de la figure du patriarche : ce qui importait, pour lui comme pour l'opinion, était son œuvre de traducteur et la passion de son métier (il disait posséder quatre cents dictionnaires). Sans doute, Hasan Cemal eut-il plus encore à réfléchir à l'attitude idoine à adopter quand il choisit d'appuyer le travail de mémoire entrepris autour du génocide de 1915. D'un côté, il aurait pu s'estimer légitime à prendre position sur les responsabilités de son grand-père :

(1) Behçet Cemal, *Cemal Paşa, Hatıralar – İttibat – Terakki ve Birinci Dünya Harbi* (Cemal Pacha, souvenirs – Union [et] Progrès et la Première Guerre mondiale), Istanbul, Selek, 1959, p. 3-6.

(2) *Ibid.*, Istanbul, Çağdaş, 1977.

(3) H. Cemal, 1915..., *op. cit.*, p. 21.

(4) *Ibid.*, p. 22.

Cemal Pacha n'a pas eu la postérité de ses deux alter ego. Songeons qu'Enver a fait l'objet dès 1970-1972 d'une biographie en trois volumes, par l'auteur qui avait auparavant consacré deux opus de référence à Mustafa Kemal et à son successeur İsmet İnönü¹. La première biographie développée sur Cemal Pacha date de 2008 ; son auteur dit du reste avoir profité du concours de Hasan Cemal². De l'autre, l'essentiel du débat, la reconnaissance du génocide, porte bien moins sur Cemal que sur Enver et Talat, plus étroitement associés à ce que Taner Akçam appelle « le crime contre l'humanité des Jeunes Turcs³ » ; dans son livre de référence de mille sept pages, Raymond Kévorkian consacre six pages à Cemal Pacha⁴. C'est surtout en Syrie et au Liban que ce dernier continue d'être appelé « le sanguinaire » (*al-Saffab*)⁵. En résumé, l'option haute considère que Cemal, informé de la politique d'Istanbul qu'il soutenait idéologiquement, aurait appliqué des mesures de déportation décidées par d'autres ; l'option basse, qu'il se serait efforcé d'atténuer les souffrances des Arméniens en Syrie et de les intégrer au vaste projet de réformes qu'il poursuivait. Entre ces deux thèses, il y a de quoi s'interroger sur bien des points : les degrés de l'opposition de Cemal Pacha à la politique de Talat Pacha ; l'ampleur de son action réformatrice et éducative en Syrie ; la nature de ses projets politiques comme gouverneur général (l'hypothèse de construction d'un État indépendant) ;

la radicalité de sa lutte contre l'arabisme ; les modalités de sa politique de redistribution ethnique en Syrie ; sa relation aux pays de l'Entente ; son implication dans le processus génocidaire ; ses interventions auprès des déportés arméniens⁶. Mais il ne semble pas que le traitement de ces questions autour de Cemal Pacha ait déterminé l'évolution personnelle de son petit-fils.

Dans son livre, Hasan Cemal montre qu'au fil des ans il a pris ses distances vis-à-vis de la mémoire familiale et du grand homme autour de laquelle celle-ci s'était cristallisée. Il laisse aux historiens le soin d'évoquer la figure de son grand-père. Il ne précise pas si les membres de sa famille ajoutèrent à la litanie de reproches qui lui furent adressés après la parution du livre⁷. Il ne dit pas s'il eut le sentiment d'avoir trahi son nom ; soulignons que son prénom lui vient de deux de ses oncles. Il veut avant tout se recueillir dans une douleur partagée, un Turc aux côtés d'Arméniens. Mais de fait, avec lui, ce fut toute la famille qui fit « scission ». Dans le même temps où la nation réhabilitait le pacha, il fit tomber la statue du patriarche. Il fut bel et bien, et nous reprenons cette autre expression d'Abdelwahab Meddeb, « infidèle » à sa généalogie.

(1) Şevket Süreyya Aydemir, *Tek Adam : Mustafa Kemal* (L'homme unique : Mustafa Kemal), Istanbul, Remzi, 1963-1965 ; *id.*, *İkinci Adam* (Le deuxième homme), Istanbul, Remzi, 1966-1968 ; *id.*, *Enver Paşa*, Istanbul, Remzi, 1970-1972.

(2) N. Artuç, *Cemal...*, *op. cit.*, p. 6.

(3) Taner Akçam, *The Young Turks' Crime Against Humanity : The Armenian Genocide and Ethnic Cleansing in the Ottoman Empire*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

(4) R. Kévorkian, *Le Génocide...*, *op. cit.*, p. 840-845.

(5) Graham Pitts, « The Maronite Patriarch and Cemal Paşa : The Ottoman Origins of Maronite Political Power in Lebanon », communication au colloque « World War One and the End of the Ottoman Formation », 16-17 mai 2015, Şehir University (Istanbul).

(6) T. Çiçek, *War...*, *op. cit.*, p. 258-270 ; Hilmar Kaiser, « Regional Resistance to Central Government Policies : Ahmed Djemal Pasha, the Governors of Aleppo, and Armenian Deportees in the Spring and Summer of 1915 », *Journal of Genocide Research*, 3 (4), 2010, p. 173-218, p. 174 ; Cemal Özdemir, *Cemal Paşa ve Ermeni Göçmenler : 4 Ordu İnsani Yardım* (Cemal Pacha et les émigrés arméniens : l'aide humanitaire de la quatrième armée), Istanbul, Remzi, 2009 ; Ahmet Tetik, « 4'üncü Ordu Komutanlığı'nın Bölgesinde Salgın Hastalıklarla Mücadele ve İnsani Yardım Çalışmaları » (La lutte contre les maladies contagieuses et les travaux d'aide humanitaire dans la zone du commandement de la quatrième armée), disponible sur le site Internet de l'Ermeni Araştırmaları Dergisi (<http://www.eraren.org>) ; Fuad DüNDAR, *Modern Türkiye'nin Şifresi* (Le chiffre de la Turquie moderne), Istanbul, İletişim, 2008, p. 326-327.

(7) H. Cemal, *1915...*, *op. cit.*, p. 21.

D'autres petits-enfants

Il y a en république plusieurs manières d'écrire sur un grand-père associé à une période sombre du régime. Tout dépend du grand-père, de ce qu'il fit, de ce que la seconde génération en dit et du traitement historiographique de la période considérée. En France, Vichy est une fracture dans l'histoire de la République. C'est une césure dans le récit généalogique de nombreuses familles. Prenons deux exemples *a priori* différents l'un de l'autre et peu comparables aux cas des Cemal et des Enver. Les Jeanneney, les Jardin : deux familles françaises du 20^e siècle, deux modes de reconversion, de la politique à l'Université pour les premiers, de la haute administration aux lettres pour les seconds, plusieurs intrusions dans les affaires de la cité, secrétaire d'État ou zèbre, mais aussi deux approches différentes de la mémoire familiale, consolidée par un travail universitaire dans le premier cas, fracturée par un essai autobiographique dans le second. Lorsque l'historien Jean-Noël Jeanneney consacre sa thèse de troisième cycle au journal de son grand-père paternel, Jules Jeanneney, il fait la lumière sur les prises de position de ce dernier en tant que président du Sénat en juin-juillet 1940 ; par les documents qu'il produit, il affranchit la postérité de son ascendant du regard critique porté par l'historiographie sur les responsabilités des hommes d'État de la Troisième République dans l'avènement de Vichy ; partant, il assume d'autant plus librement sa position d'héritier dans une lignée qu'il contribue à prolonger ; il naît l'année où s'achève la publication des documents choisis¹. Lorsque dans un ouvrage récent, l'écrivain Alexandre Jardin défend la thèse d'une implication directe de son grand-père, Jean Jardin, directeur de cabinet de Pierre Laval,

dans la rafle du Vél' d'hiv', il situe son ascendant non plus en amont des années sombres mais au plus près de la fracture de Vichy ; il installe la mémoire familiale en porte-à-faux avec les positions admises par l'historiographie² ; il éteint les contre-feux allumés par la génération précédente : dans un ouvrage paru trente ans plus tôt, son père, Pascal Jardin, n'avait-il pas présenté Jean Jardin sous les traits avantageux d'un patriarche sympathique entouré des siens³ ?

Revenons à Hasan Cemal. À première vue, sa prise de parole ressemble à celle d'Alexandre Jardin : lorsqu'il reconnaît l'entière responsabilité de son grand-père Cemal Pacha dans le génocide arménien de 1915, il fait de son livre le « carnet de bord de sa lente lucidité » (Alexandre Jardin)⁴. Mais la comparaison s'arrête là. En 1995, l'État français a reconnu sa participation aux crimes de la Shoah. La responsabilité de Jean Jardin n'avait pas été mise en lumière avant l'intervention de son petit-fils. Au contraire, une biographie l'avait exempté des crimes de Vichy⁵. Celle de Cemal Pacha est évoquée depuis des décennies. Le prix payé par Alexandre Jardin a été familial (l'un de ses oncles a farouchement défendu la figure de Jean Jardin⁶) et médiatique (des critiques ont éteint le livre et des historiens ont nuancé la responsabilité de celui-ci⁷), mais,

(2) Alexandre Jardin, *Des gens très bien*, Paris, Grasset, 2010. Citons également le cas d'Emmanuel Carrère, qui dévoile dans *Un roman russe* (Paris, POL, 2007) la figure de son grand-père géorgien, accusé de collaboration avec les Allemands, dénonçant en creux le silence de sa mère.

(3) Alexandre Jardin, *Le Nain jaune*, Paris, Julliard, 1978.

(4) Voir <http://evene.lefigaro.fr/livres/actualite/polemique-alexandre-jardin-lettre-des-gens-tres-bien-3021.php> (21 mai 2015).

(5) Pierre Assouline, *Une éminence grise : Jean Jardin (1904-1976)*, Paris, Baland, 1986.

(6) Voir <http://evene.lefigaro.fr/livres/actualite/alexandre-jardin-des-gens-tres-bien-revelations-famille-scandale-3015.php> (21 mai 2015).

(7) Voir <http://passouline.blog.lemonde.fr/2011/01/10/alexandre-jardin-ou-tintin-au-pays-des-collabos/> (27 mai 2015).

(1) Jean-Noël Jeanneney, *Jules Jeanneney : journal politique, septembre 1939-juillet 1942*, Paris, Armand Colin, 1972.

sauf erreur, l'auteur n'a pas eu à craindre pour sa vie. Les prises de position de Hasan Cemal lui ont valu de multiples menaces de mort. Il a longtemps circulé en voiture blindée. Il a été poursuivi par la justice en 2006 pour avoir défendu la tenue d'un colloque prévu à l'Université de Boğaziçi puis à l'Université de Bilgi en 2005, pourtant prudemment intitulé « Les Arméniens ottomans au moment du déclin de l'Empire ». À son arrivée au tribunal, il a été insulté par une foule vindicative, traité de « traître à la patrie¹ » (« *vatan haini* »), accusé de collaboration et, augure peu favorable, comparé au précité Ali Kemal, lynché par la foule en 1922.

La parole des descendants dépend du grand-père, de l'établissement de son rôle par les historiens et du rapport d'une nation à « un passé qui [passe ou] ne passe pas² ». On le mesure d'autant plus à rapprocher le cas de la Turquie de celui de l'Allemagne. Rappelons l'importance des différences entre les historiographies respectives et les avancées du travail de la mémoire comme de la justice dans chacun des deux pays. En Allemagne, la politique de dénazification a été engagée dans les premiers mois qui ont suivi la capitulation allemande ; des criminels de guerre ont été poursuivis, jugés et condamnés par le tribunal international réuni en novembre 1945 ; la recherche historique a opéré des avancées considérables dans les années 1960 ; en 1970, Willy Brandt s'est agenouillé devant le monument du ghetto de Varsovie ; le travail de mémoire se poursuit³.

(1) H. Cemal, 1915..., *op. cit.*, p. 6.

(2) Henry Rousso et Éric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

(3) Qu'on songe à l'événement qui eut lieu en Allemagne en 2007, lorsque le film d'Éric Friedler et de Barbara Siebert, *Le Silence des Quandt*, fruit de cinq années de recherches minutieuses, démontra comment la famille fondatrice de BMW, déjà richissime avant la guerre, avait profité du Troisième Reich pour s'enrichir davantage. L'onde de choc dans l'opinion publique fut telle que les Quandt furent contraints d'ouvrir leurs archives. De tels documentaires n'ont pas d'équivalent

En Turquie, les principaux cadres du régime jeune-turc ont été condamnés par contumace dès 1919, mais aucun Nuremberg n'a été organisé sous le contrôle d'une autorité internationale ; initié au début du 21^e siècle seulement, le travail de mémoire est plus décalé dans le temps qu'en Allemagne ; en avril 2014, le Premier ministre turc a présenté ses condoléances aux « petits-enfants » des victimes, mais aucun homme d'État n'a jamais contesté la ligne officielle du gouvernement sur les événements de 1915.

Cette différence a un impact sur le rapport des citoyens des deux pays, en particulier des descendants, à la responsabilité de leurs ancêtres dans la poursuite de politiques d'extermination. Certes, non seulement les Cemal et les Enver ne sont pas responsables des crimes de leurs grands-parents, mais ils ne sauraient être suspectés d'avoir profité d'un héritage matériellement réduit et symboliquement lourd à porter pendant des décennies. Toutefois, depuis que l'historiographie officielle a rattaché l'histoire nationale aux dernières décennies ottomanes, battant ainsi en brèche la thèse longtemps dominante et incontestée de la césure de la guerre d'Indépendance de 1919-1922, ils sont incités à se faire les instruments d'une « concurrence victimaire » (Hasan Cemal⁴), à jeter une contre-lumière sur une lumière de plus en plus vive, celle du savoir accumulé sur le génocide de 1915, et à faire entendre une contre-voix face à la voix de petits-enfants qui, à s'être découvert une origine arménienne, n'en sont pas moins restés turcs. Mais alors que les Enver concourent à la panthéonisation de leur aïeul, nouveau héros de la République, les Cemal prennent

en Turquie, alors que la question de la spoliation des propriétés arméniennes a fait l'objet d'études récentes (voir T. Akçam, *The Spirit of the Laws...*, *op. cit.*).

(4) H. Cemal, 1915 : le génocide..., *op. cit.*, p. 183.

leur distance vis-à-vis de leur grand-père et de l'époque qu'il incarne¹.

*Olivier Bouquet,
Centre d'études en sciences sociales
sur les mondes africains, américains et asiatiques
(CESSMA), 75205,
Paris cedex 13, France.*

Historien de l'Empire ottoman, **Olivier Bouquet** est professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'Université Paris-VII et chercheur au Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (CESSMA). Il a notamment publié *Les Pachas du sultan : essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman, 1839-1909* (Peeters, 2007), *Les Noblesses du nom : essai d'anthroponymie ottomane* (Brepols, 2013) et, avec Sinan Kunalalp, *Les Musurus : une famille de diplomates ottomans* (Isis, 2015). Il a dirigé les numéros spéciaux « Les grandes familles ottomanes » (*Cahiers de la Méditerranée*, 2011) et, avec Benoît Fliche, « Politiques du nom : la réforme des noms propres en Turquie et ses enjeux » (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2013). (olivier.bouquet@gmail.com)

(1) L'auteur remercie Christian Ingraio pour ses suggestions et commentaires.